

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Première Partie.—Une Jeunesse orageuse.

(Suite.)

—Quel nom, à l'arrière? —Le Saint-Martin d'Étretat. —Trente-huit lieues!... Il doit y avoir longtemps que le pauvre petit diable est égaré, et s'il n'a rien mangé depuis son village, ça ne m'étonne pas qu'il meure de faim!... Un instant de silence eut lieu. Puis des bras robustes s'emparèrent du jeune homme.

Une corde fut assujétie solidement sous ses aisselles, et à l'aide de cette corde, on le hissa à bord du navire, qui, par le plus grand hasard du monde, avait rencontré sur son chemin le canot que le vent poussait à la dérive.

Denis ne sortait point de ce profond engourdissement qui ressemblait tant à la mort, dont il était l'avant-coureur.

On entr'ouvrit ses dents serrées, et on lui glissa dans la bouche quelques cuillerées de bouillon mêlé de bon vin vieux.

Comme l'horrible faiblesse dans laquelle il était plongé ne provenait que d'inanition, il se ranima presque aussitôt.

Il était sauvé, mais ce ne fut qu'au bout de quelques heures que sa présence d'esprit lui revint, et que ses idées commencèrent à se coordonner dans sa tête endolorie.

Aussitôt qu'il fut en état d'entendre les questions qui pouvaient lui être adressées, et d'y répondre, le capitaine le fit amener devant lui.

Ce capitaine qui se nommait Goulard, commandait la Torpille, brick de commerce du Havre, en destination pour les grandes Indes.

C'était un homme de quarante à quarantecinq ans, gros et court, d'un tempérament sanguin et d'un caractère fort inégal.

Tantôt on pouvait le citer comme un modèle d'humanité, de mansuétude, d'indulgence, et, dans ces moments-là, il n'aurait ni fait fouetter un mousse, ni privé de matelot de son bonjaron d'eau-de-vie.

Tantôt, au contraire, il était dur, emporté, brutal, distribuant libéralement à tout son équipage les taloches et les coups de garette.

Les variations atmosphériques influaient d'une façon bizarre sur les dispositions du capitaine.

Si le temps était au beau fixe, rien n'égalait sa charmante humeur.

Si le baromètre annonçait pluie, grandvent, Goulard devenait atrabilaire et emporté.

Les approches de la tempête agissaient sur lui d'une façon encore plus énergique.

Le capitaine ressemblait alors (ainsi qu'on le dit vulgairement) à un diable dans un bénitier.

Ce jour-là, le soleil brillant radieux, une brise douce et fraîche faisait marcher le brick à sou-hait.

C'est assez dire que le front de Goulard était sans nuages, comme le ciel lui-même.

Au moment où Denis fut amené en sa présence, son large visage, couronné de cheveux grisonnants et frisottants, exprimait la bénignité la plus grande.

Ses gros yeux à fleur de tête témoignaient d'une bienveillance toute paternelle.

Ses lèvres épaisses souriaient.

—Voilà l'enfant, capitaine... dit le matelot qui, le matin même, avait retiré Denis du canot.

—Il est joli... —répondit Goulard,—joli... très joli... Bonjour, petit... Eh bien, mon garçon, comment ça va-t-il à présent?..

—Merci, capitaine, ça va bien... —Et, qu'est-ce que tu avais donc, petit?

—J'avais faim, capitaine, voilà tout.

—Et depuis quand n'avais-tu pas mangé, mou garçon?

—Depuis avant-hier soir, capitaine.

—Et toujours en mer depuis ce temps-là?

—Oui, capitaine.

—Pauvre petit diable!... Et dis-moi, quel âge as-tu?

—Douze ans, capitaine.

—Oh! oh! fit Goulard, grand pour ton âge!

... tres-grand même!... Comment t'appelles-tu?

—Denis, capitaine.

—Denis, quoi?

—Denis Poulailier.

—Et d'où viens-tu, comme ça?

Le jeune garçon hésita avant de répondre.

Mais il réfléchit bien vite que le canot portait à l'arrière le nom du village auquel il appartenait, et quoiqu'il ne se souvint pas que le capitaine eût fait lire ce nom par un matelot, il craignit de se mettre dans l'embarras par un mensonge, et il dit:

—Je viens d'Étretat, capitaine.

—Comment ça se fait-il que tu te sois trouvé si loin de ton pays, comme ça, tout seul?..

—Avant hier soir, je suis monté dans ce canot pour aller rejoindre, à une lieue au large, des barques de pêche. Il est arrivé un coup de vent qui m'a entraîné en pleine mer; je n'ai pas su gouverner pour revenir, et comme je n'avais ni à manger ni à boire, j'étais en train de mourir de faim, quand vous m'avez rencontré...

—Je comprends la chose, mais, à l'heure qu'il est, papa et maman doivent être joliment inquiets de toi... hein, petit?...

Denis baissa la tête et prit un air de tristesse d'une parfaite hypocrisie.

—Oh!—fit-il,—personne n'est inquiet de moi!...

—Pourquoi donc ça?...

—Je n'ai plus ni père ni mère... —Tu es orphelin?

—Oui, capitaine.

—Pauvre petit diable!... —répéta Goulard en faisant le geste d'essuyer une larme, dans le coin de son oeil gauche, avec sa manche droite.

Puis il reprit:

—Il te reste quelques parents, du moins?..

—Pas d'autre, capitaine, qu'un méchant oncle qui me battait... —Mais, alors, tu ne dois pas désirer beaucoup retourner dans ton village?...

—Je ne désire qu'une chose, capitaine, c'est de n'y jamais remettre les pieds.

—Comme ça se trouve!... moi qui justement ne pouvais t'y renvoyer!... Dis-moi, petit, aimes-tu la mer?

—Ah! je crois bien, capitaine!... je nage déjà comme un poisson... —Très-bien!... et les voyages, les aimes-tu aussi?

—Passionnément.

—Dans ce cas, l'état de marin serait de ton goût?

—Je me suis toujours dit, capitaine, que quand je serais assez grand je me ferais matelot... —Voyez-vous ça!... Allons, décidément tu es un joli garçon, et tu m'intéresses, foi de Goulard!...

—Vous êtes bien bon, capitaine.

—Écoute, petit... A propos, comment diable m'as-tu donc dit tout à l'heure que tu t'appelais?

—Denis, capitaine.

—Eh bien, Denis, je veux faire quelque chose pour toi... d'abord, je t'emmène aux grandes Indes... —Est-ce bien loin, capitaine?

—A deux ou trois mille lieues d'ici... répondit Goulard en riant.

Denis froissa des mains avec joie.

Plus la distance qui les séparerait d'Étretat serait grande, plus il se sentirait rassuré.

Le capitaine reprit:

—Tu voulais être matelot quand tu serais grand... Eh bien, tu le seras, mon garçon, et plutôt que ça... —Vraiment, capitaine?...

—Pardieu!... Dès aujourd'hui tu fais partie de l'équipage du brick la Torpille, en qualité de mousse, et je t'attache à mon service particulier... On t'apprendra la manœuvre, on fera de toi un matelot fini, et, le reste du temps, tu cireras mes bottes, tu brosseras mes habits, tu bourreras mes pipes, tu me prépareras mes grogs et tu me serviras à table... Va, mon petit... repose-toi aujourd'hui tant que tu voudras, demain tu entreras en fonctions... —La perspective de cirer les bottes, de brosser les habits et de servir à table le capitaine Goulard ne flattait que très médiocrement Denis Poulailier.

Mais il sentait bien qu'il n'avait d'autre parti à prendre que d'accepter sa nouvelle position, telle qu'on la lui faisait.

Il alla retrouver maître Flock, le matelot qui l'avait amené.

Pendant ce temps, Goulard se frottait les mains en se disant:—Qu'il est donc gentil, ce petit!... ah! le joli mousse que j'aurai là!...

V.—DE ROUEN A NANTES.

Les annales de la police sont à peu près muettes sur l'existence de Denis Poulailier, pendant une période de trois ou quatre années.

A la suite des circonstances qui accompagnaient la vengeance et le départ de *Donné au diable* et son embarquement à bord de la *Torpille*, nous ne trouvons que les lignes suivantes que nous reproduisons textuellement:

«Le vaisseau à bord duquel le jeune Poulailier se trouvait, en qualité de mousse, ayant mouillé à Plymouth, à son retour des grandes Indes, pour réparer quelques avaries, Denis alors âgé de quatorze ou quinze ans, et ne pouvant s'assujétir plus longtemps à une discipline qu'il trouvait odieuse, se sauva à terre, après avoir dérobé au capitaine Goulard une somme assez forte.

«Il gagna Londres, où il ne tarda point à dévorer cette somme en débauches de toutes sortes, dans les plus mauvais lieux de la ville et dans la plus mauvaise compagnie du monde.

«A court d'argent et sans aucune ressource dans une cité inconnue, Denis Poulailier appela à son aide sa féconde imagination, qui ne le laissa point dans l'embarras.

«Le jeune aventurier inventa de se faire passer pour le fils naturel d'un duc et pair français; il composa à ce sujet un petit roman fort intéressant et assez vraisemblable, dans lequel, comme bien on pense, il s'était donné le beau rôle, et il allait réciter ce roman chez tous ses compatriotes riches et influents, dont il avait obtenu la liste d'un de ces amis de taverne.

«Il fut éconduit par quelques-uns d'entre eux, mais ce fut par le plus petit nombre.

«Presque tous l'accueillirent à merveille. Sa figure charmante et sa tournure naturelle-

ment aristocratique et distinguée plaidaient en sa faveur, et disposaient à ajouter une foi aveugle au récit du jeune aventurier.

«Il reçut beaucoup d'argent à titre de secours, et put continuer à mener joyeuse vie pendant une année toute entière.

«Mais tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse... Diverses circonstances vinrent donner l'éveil aux soupçons, qui, une fois conçus, grandirent rapidement.

«Les innombrables escroqueries de Denis Poulailier se dévoilèrent les unes après les autres, et il fut trop heureux d'échapper aux cachots de Newgate et de venir à bout de regagner la France, d'où il était sorti criminel et fugitif, et où il retraits également fugitif et le plus criminel encore.

«Quelques mois après sa rentrée en France, Denis Poulailier était dans une troupe de comédiens et jouait avec naturel les rôles de meurtrier. Il le joua si bien ce rôle, une fois, qu'il tua l'un de ses compagnons du nom de Clitandre, pour lui enlever sa maîtresse. La pièce se terminait par un duel, c'était Denis Poulailier et Clitandre son adversaire, qui devaient représenter cette scène émouvante.

Le combat durait déjà depuis quelques minutes, lorsque Clitandre s'aperçut que Denis changeait son jeu, et au lieu de continuer le duel d'une façon tout inoffensive, ainsi qu'il avait été réglé, attaquait vigoureusement et dans des intentions qui semblaient hostiles.

—Chevalier... chevalier... —murmura-t-il vivement et assez bas pour que sa voix se perdît dans le cliquetis des épées qui s'entrechoquaient,—chevalier, que faites-vous?...

Denis ne répondit point. Seulement, son front se plissa, ses dents se serrèrent, et il se fendit sur un coup droit qui, s'il avait atteint son adversaire, l'aurait traversé de part en part, et que Clitandre ne para qu'à grand-peine.

—Mon Dieu!... mon Dieu!... —reprit ce dernier, tremblant, non pour lui, mais pour sa comédie;—mon Dieu! que faites-vous?...

Voulez-vous me blesser?... voulez-vous faire tomber la pièce?...

Denis continua à garder le silence, et un mauvais sourire se dessina sur ses lèvres.

Ce qu'il faisait, ce qu'il voulait? nous allons le savoir.

Au moment où il engageait le fer avec Clitandre, une idée lui était venue.

—Dans une heure,—s'était-il dit,—nos épées se croiseront comme en ce moment... mais ce ne sera plus un jeu!... Un jeu... et pourquoi donc un jeu? pourquoi attendre, quand l'occasion est si belle... quand, au lieu de la pale lueur de la lune, une clarté étincelante nous inonde?... quand cinq cents témoins sont là, fixant sur nous leurs regards attentifs? Pourquoi ne pas changer le rire en épouvante et la pièce comique en tragédie sanglante?...

L'originalité d'une idée semblable devait saisir vivement un esprit aussi amoureux de tout ce qui était étrange, que l'était celui de notre personnage. Aussi hésitation, si toutefois il en eut, fut de courte durée. Il prit une résolution extrême, et nous avons vu de quelle manière il commença à l'exécuter.

Clitandre, tout en se défendant de son mieux, ne cessait de répéter:—La pièce!... mon Dieu! la pièce!... vous voyez bien que vous allez compromettre!... Le combat n'a déjà duré que trop longtemps... —Disons en passant que Denis devait terminer le duel en se laissant désarmer et que c'était sur sa réplique que les acteurs de la dernière scène devaient faire leur entrée.

—Eh!—murmurait Denis en redoublant ses attaques et en multipliant les feintes,—que m'importe la pièce? Vous m'avez provoqué; nous nous battons: de quoi vous plaignez-vous?...

Cependant le public s'était aperçu du changement d'allure du combat, et il admirait, comme de raison, la prodigieuse vérité avec laquelle les deux acteurs jouaient leur rôle. Les femmes de la haute aristocratie de Joigny poussaient de petits cris de frayeur, les plus jolis du monde, et faisaient mine de s'évanouir d'émotion afin de motiver de charmantes poses penchées et sentimentales. Quelques jeunes rudes, la fine fleur des pois de la ville, duellistes jusqu'aux dents et véritables dilettanti en matière de coups d'épée, se pâmaient d'enthousiasme et trépignaient à qui mieux mieux.

Bref, le succès prenait des proportions inouïes, comme disent aujourd'hui les réclames envoyées à tous les journaux par les administrations dramatiques.

Soudain, on entendit un cri terrible. L'épée de Valerio venait de s'enfoncer jusqu'à la garde dans la poitrine d'Alcandor et ressortait sanglante entre les deux épaules.

Le malheureux Clitandre, atteint mortellement, poussa le cri rauque et désespéré de Pagonie. Il lâcha son épée et, pendant le quart d'une minute, il battit l'air de ses bras, en cherchant autour de lui un point d'appui qu'il ne trouvait pas. Il chancela, par deux fois, en avant et en arrière, puis il tomba lourdement de toute sa hauteur sur son dos.

Cette foudroyante catastrophe produisit sur le théâtre un désordre subit et inouï. Tous les acteurs envahirent à la fois la scène, tandis qu'on baissait rapidement la toile, et que les spectateurs, convaincus qu'ils venaient d'assister à une magnifique création de l'art dramatique, faisaient crouler la salle sous leurs applaudissements. Personne ne se doutait encore, dans cette foule, que ces braves retentissaient sur un cadavre.

Denis Poulailier s'enfuit à la hâte et se dirigea à course de cheval vers Paris. Après avoir erré dans la grande ville pendant quelques jours, notre héros rendu à bout de tout, n'ayant plus un sou s'engagea dans l'armée et fut envoyé à Strasbourg près des frontières de l'Allemagne. Six mois après il tuait son sergent à la suite d'une querelle et laissa de nouveau la France. C'est ici que commence vraiment la carrière de Denis Poulailier.

VI.—LE DÉSERTEUR.

La France, aux environs de Strasbourg, n'est séparée de l'Allemagne que par la largeur du Rhin, et tout le monde sait que le pont de Kehl appartient moitié à l'Allemagne, moitié à la France.

En moins de deux heures, Denis Poulailier se trouva donc expatrié, par conséquent à l'abri de la pendaison et de la fusillade, mais sans aucune espèce de ressource pour le présent et de moyens d'existence pour l'avenir.

Cette situation ne semble pas gaie, mais ce n'était point la première fois que notre héros se trouvait aux prises avec elle; et comme, avec l'aide du diable, il s'en était toujours tiré jusque-là, il espérait bien s'en tirer encore.

La première chose à laquelle il dut songer, se fut de se débarrasser de son uniforme, qui le faisait infiniment trop remarquer et le signalait à l'attention comme un déserteur français. Mais Denis n'ayant pas un sou dans sa poche, il était indispensable de recourir au système du libre échange pour se procurer les vêtements nécessaires.

Il faisait presque nuit, lorsque Denis s'approcha d'un petit enclos, formé par une haie d'aulépine autour d'une maisonnette d'humble apparence.

Dans l'intérieur de cet enclos, une ménagère soigneuse et qui, sans doute, venait de faire la lessive la veille ou le matin, avait étendu les habits de son mari sur des perches pour les faire sécher. Ces habits étaient de grosse toile grise et n'en convenaient que mieux à un déguisement.

Denis, avec des précautions infinies, fit un trou à la haie et se glissa dans l'enclos. Il s'empara d'une veste, d'une culotte et d'un bonnet de coton. Il fit rapidement son changement de toilette, et il plaça son uniforme à la place des hardes qu'il venait d'approprier. Ensuite il sortit par ce même trou qui lui avait servi de porte pour entrer, et s'éloigna.

Il n'avait pas fait deux cents pas qu'il entendit pousser derrière lui un grand cri dans lequel se distinguait facilement la double intonation de la surprise et de l'effroi.

Denis se mit à rire.

La ménagère, à coup sûr, venait de s'apercevoir de l'étrange métamorphose des vêtements de son mari et croyait à quelque prodige.

Vers dix heures du soir, notre héros arriva dans la très-petite ville de Steinbach.

Il lui fallait un souper et un lit. Il entra résolument dans la première auberge du bourg, quoiqu'il sût bien qu'il n'avait de quoi payer ni la nourriture ni le gîte.

La grande salle du rez-de-chaussée était tellement encombrée de flegmatiques Allemands qui fumaient gravement leur longues pipes en buvant de la bière mousseuse, qu'un épais nuage de fumée, semblable au brouillard le plus opaque, ne permit point d'abord à Denis de distinguer les objets environnants. Mais bientôt il s'accoutuma à cette atmosphère acre et peu transparente, et il prit place à une petite table qui n'était pas encore occupée.

Sur les frontières allemandes, on parle la langue française au moins autant que la langue nationale.

Denis n'eut donc aucune peine à se faire comprendre quand il demanda un souper et une chambre.

Au bout de trois minutes, une grosse servante fraîche, blonde et charnue comme les femmes de Rubens, couvrait la petite table d'une nappe éblouissante de blancheur, et plaçait sur cette nappe un pain frais, un morceau de lard rose, entouré de choucroute blonde, dans un plat de faïence blanche et bleue, et, enfin, un moos rempli jusqu'aux bords d'une bière écumante.

Denis s'empressa de faire honneur à ce repas, que rendait surtout appétissant la plus exquise propreté.

(A continuer.)



AVIS AUX CONTRACTEURS.

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au sous-sigé, et endossées "Soumissions pour le Canal Curillon, ditue et glissoire," seront reçues à partir au jusqu'à MIDI, LE LUNDI, le 27ème jour de JANVIER prochain (1873) pour la construction d'une digue, glissoire et canal avec deux cousses, dans les rapides de Carillon.

Des plans et spécifications des ouvrages peuvent être vus au bureau, et au bureau du canal Lachine, Montréal, MARCHÉ, le 1er jour de JANVIER prochain, et les jours suivants, ou des formes imprimées de soumission seront fournies.

Toutes soumissions doivent être faites sur formes imprimées et chacune doivent être apposées les signatures réelles de deux personnes responsables et solvables, résidant dans la Puissance, consentant à devenir cautions pour le due exécution du contrat.

Le département ne s'engage pas à accepter la soumission la plus basse ou aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire, Département des Travaux Publics, Ottawa, 28 Déc., 1872.